

Paris allait lui offrir. Et comme dans tous les rêves de la jeunesse l'amour tient sa place, notre héros se prit à songer que le hasard ne lui pouvait refuser, dès son arrivée à la cour, les faveurs et les sourires d'une de ces belles dames parées de diamants, vêtues de velours et de soie, et plus belles que les anges, comme il en avait vu dans les fêtes et dans les carrousels du pays blaisois.

La jeunesse est aventureuse et le hasard se plaît à la servir à souhait. Le troisième jour du voyage, comme il approchait de la petite ville d'Arpajon, Raoul vit passer sur la route une litière portée par des mules, selon la mode espagnole, et escortée par deux laquais en livrée. Les rideaux de la litière étaient écartés, et l'œil curieux du jeune homme put apercevoir, à demi-couchée sur les coussins, la plus ravissante créature du monde. Il demeura ébloui... Il n'avait jamais vu ni même rêvé une femme aussi belle que cette jeune fille de vingt ans, blonde, rose, blanche comme un lis dont elle possédait la taille élancée et flexible, souriante et émue à la fois, adorable mélange de légèreté coquette et de vague mélancolie. Il avait couru cependant tous les châteaux des environs de Blois ; il y avait vu les plus nobles dames et les plus belles héritières de la province, mais aucune ne lui avait paru si belle que la chanoinesse qu'il avait devant les yeux ; car elle était chanoinesse, son costume le disait ; mais une chanoinesse ne pronçait pas de vœu ; elle était du monde ; elle pouvait quitter sa prébende et son *affiquet* pour prendre un mari. Raoul le savait ou ne le savait pas ; mais il savait qu'elle était belle à le rendre fou, et il éprouva soudain cette sensation indicible qui s'empare de l'homme à la vue de la femme qu'il est destiné à aimer.

On a établi sur l'amour mille et mille théories... Selon les uns, c'est une fièvre ; selon d'autres, c'est le résultat immédiat d'une prédisposition fâcheuse de l'esprit et du cœur. Les philosophes prétendent que l'amour est une aberration mentale ; les poètes le glorifient comme le sentiment le plus pur et le plus éthéré de la nature humaine ; les hommes de trente ans soutiennent qu'on n'aime pas avant cet âge, ceux de dix huit prétendent tout le contraire. En un mot, personne n'est d'accord sur les symptômes qui le précèdent, ni sur le genre auquel il appartient, ni sur la façon dont se produit l'amour, et, pour être de l'avis de tout le monde, le meilleur est de n'en point parler. Quoi qu'il en soit, Raoul devint subitement amoureux. La litière trottaient bon train et paraissait vouloir gagner une prochaine hôtellerie.

—Morbleu ! dit-il à Coquelicot, voilà une femme belle comme un ange, et le prix d'un royaume paierait à peine un de ses sourires. J'ai grande envie de la suivre.

Un naïf sourire passa sur les lèvres du bon écuyer.

—Ah ! les jeunes gens, murmura-t-il, leur cœur prend feu à la première étincelle. Et il piqua des deux pour suivre son maître qui galopait déjà sur les traces de la litière.

Les mules étaient fraîches, les chevaux des cavaliers un peu las. Ce ne fut donc qu'une heure après environ que Raoul rejoignit la litière au moment où, sortant d'Arpajon, elle s'arrêtait à la porte d'une petite hôtellerie isolée sur la route. Un orage et la nuit prochaine venaient de déterminer sans doute ce brusque arrêt, car la belle voyageuse ne se trouvait plus qu'à trois lieues de Paris.

—Coquelicot, mon ami, dit Raoul à son compagnon, je crains fort la pluie, et il m'est avis que nous trouverons à souper dans cette bicoque.

—Bon ! répondit Coquelicot, voici l'aventure qui se noue.

Il mit pied à terre le premier et appela un valet d'écurie pour lui confier leurs chevaux. Les mules de la jeune dame étaient déjà remisées, et la plus belle chambre de l'hôtellerie lui avait été offerte ; de sorte que Raoul en pénétrant dans la cuisine, la salle commune de toutes les auberges de grande route, apprit que la voyageuse s'était retirée chez elle et qu'elle avait désiré qu'on lui servit à souper dans son appartement. Ceci convenait fort peu à notre héros ; cependant il en prit son parti, espérant la voir le lendemain, et après un souper assez monotone en tête-à-tête avec Coquelicot, il se retira dans sa chambre. L'hôtellerie n'avait qu'un premier étage, et n'offrait au-dessus du rez-de-chaussée, destiné aux cuisines et aux salles à boire, que deux chambres à peu près habitables. La plus spacieuse et la plus commode avait été donnée à la belle inconnue, l'autre fut le partage de Raoul.

Une simple cloison assez mince séparait les deux pièces, et il était facile d'entendre ce qui se disait au travers. Quant à Coquelicot, il s'était contenté forcément d'un grenier au-dessus des écuries, lesquelles faisaient partie d'un corps-de-logis séparé.

Lorsque Raoul rentra chez lui, il se prit à écouter avec une curiosité naïve le bruit